

Du théâtre, ou Nouvel Essai sur l'art dramatique (« Du drame »)

Louis-Sébastien Mercier

Volume 1, numéro 2, août 1968

Roman et théâtre au XVIII^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500024ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500024ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, L.-S. (1968). Du théâtre, ou Nouvel Essai sur l'art dramatique (« Du drame »). *Études littéraires*, 1(2), 283–288. <https://doi.org/10.7202/500024ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

DU THÉÂTRE, OU NOUVEL ESSAI SUR L'ART DRAMATIQUE ¹

louis-sébastien mercier

CHAPITRE VIII.

DU DRAME (a).

Je vais prouver que le nouveau genre, appelé Drame, qui résulte de la Tragédie & de la Comédie, ayant le pathétique de l'une, & les peintures naïves de l'autre, est infiniment plus utile, plus vrai, plus intéressant, comme étant plus à portée de la foule des citoyens.

On appelle par dérision ce genre utile, le genre larmoyant : ^(b) mais peu importe le nom ; pourvu qu'il ne soit ni faux, ni outré, ni factice, il l'emportera nécessairement sur tout autre. /

[95] *Je suis homme, puis-je crier au poète dramatique ! montrez-moi ce que je suis, développez à mes yeux mes propres facultés ; c'est à vous de m'intéresser, de m'instruire, de me remuer fortement. Jusqu'ici l'avez-vous fait ? Où sont les fruits de vos travaux ? Pourquoi avez-vous travaillé ? Vos succès ont-ils été confirmés par les acclamations du peuple ? Il ignore peut-être, & vos travaux & votre existence. Quelle est donc l'influence de votre art sur votre siècle & sur vos compatriotes ?*

¹ [*Du théâtre, ou Nouvel Essai sur l'art dramatique*, Amsterdam, E. Van Herrevelt, 1773. Achevé le 17 janvier 1773, publié la même année sans nom d'auteur à Amsterdam, ce pamphlet anticlassique, fut très mal reçu en France mais chaleureusement accueilli en Allemagne. Le chapitre VIII que nous publions ici contient la plupart des idées réformatrices et des revendications qui soulèvent tant de passions. On le trouvera plus amplement présentées dans l'étude sur *Louis-Sébastien Mercier et le théâtre*. La pagination originale est reproduite entre les crochets dans la marge de gauche.]

(a) *Ce mot est tiré du mot grec Δραμα, qui signifie littéralement action ; & c'est le titre le plus honorable que l'on puisse donner à une pièce de théâtre, car sans action point d'intérêt ni de vie.*

(b) *Il faut rire de ces prétendues règles qui tracent les critiques, & encore plus de ces lourdes plaisanteries, (telles que celle du roué vertueux ; par lesquelles de pauvres faiseurs de Calembour prétendent écraser ce genre mitoyen entre la Tragédie & la Comédie ; genre vrai, utile, nécessaire, & qui aura un jour autant de partisans qu'il a de détracteurs aujourd'hui.*

On a voulu proscrire parmi nous le mot Drame, qui est le mot collectif, le mot originel, le mot propre. Mais j'oserai dire que la distinction de tragédie & de comédie a sûrement été très funeste à l'art. Le poète, qui a fait une tragédie, s'est cru dans l'obligation d'être toujours tendu, sérieux, imposant; il a dédaigné ces détails qui pouvoient être nobles, quoique communs, ces graces simples, ce naturel qui vivifie un ouvrage & lui donne les couleurs vraies. L'idée que la tragédie devoit nécessairement faire pleurer, a amené sur la scene des trepas imprévus, qui font ressembler la plume de l'auteur à la faux sanglante de la mort; & d'après une fausse idée, voulant toujours arracher des larmes, il en a tari la source. Celui qui a fait une comédie, s'est attaché de son côté à faire rire & n'a eu presque que ce but unique; pour cet effet il a

[96] */ chargé ses portraits, il s'est cru obligé de contraster fortement avec l'auteur tragique, il a presque dédaigné l'art du premier & tout ce qui étoit du ressort du pathétique; il n'a pû faire un pas qui ne tendit à sa fausse idée, oubliant que vouloir toujours faire rire est une ambition plus ridicule que celle de nous faire toujours pleurer.*

On peut définir la poésie dramatique l'imitation des choses, & surtout celle des hommes. Si la définition est juste, les poètes, au lieu de fondre les nuances, les ont rendues opposées & choquantes. Mais n'anticipons point ici sur les objets, & procédons avec méthode.

Dans l'enfance de notre théâtre, il y avoit la Tragi-comédie; c'étoit un mauvais genre, non en lui-même, mais par la maniere dont il fut traité, parce que le mélange étoit extrême, absurde, que les passages étoient rapides & révoltans, que les personnages contrastoient avec rudesse, que le bas, & non le familier, venoit étouffer le sérieux, parce qu'il n'y avoit point enfin cette unité, qui n'est point une regle d'Aristote, mais celle du bon sens. Ce genre, qui par sa nature étoit bon, & détestable par son exécution, fut étouffé par un amas de productions, qui, à coup sûr, le décréditerent. Il fut plus aisè à Corneille de se jeter tout d'un côté, que de mélanger & de marier ses couleurs, comme on fait dans

[97] *leur patrie, Calderon, Shakespear^(a) Lopes de Vega, Goldoni. Son génie mou & sérieux, qui se fortifioit dans le cabinet & visitoit peu le monde, étoit plus propre à saisir dans Tite-Live, dans Tacite,*

(a) Nos tragédies ressemblent assez à nos jardins; ils sont beaux, mais symétriques, peu variés, magnifiquement tristes. Les Anglois vous dessinent un jardin où la maniere de la nature est plus imitée & où la promenade est plus touchante; on y retrouve tous ses caprices, ses sites, son desordre: on ne peut sortir de ces lieux.

- dans *Lucain*, les grands traits qui caractérisent les Romains, ^(b) qu'à étudier les mœurs de ses contemporains; il connoissoit bien
- [98] moins ceux-ci que ces hom / mes anciens dont nous avons fait des héros ^(a). La première de ses pièces, qui méritoit d'être comptée, fut le *Cid*; il l'intitula *tragi-comédie*, & c'est un véritable *Drame* ^(b). J'ai regret que *Corneille* n'ait point choisi d'autres sujets semblables, aussi relatifs à nos mœurs, aussi moraux, aussi touchans,
- [99] tandis que le succès de cette pièce vraiment admirable, de / voit l'avertir que c'étoit-là surtout ce qu'il falloit à sa nation.

Corneille, imitant le ton de *Mairet*, de *Rotrou*, quoiqu'en les surpassant de beaucoup, s'enfonça de plus en plus dans son cabinet, & n'évoqua plus que les mânes des personnages avec lesquels il s'étoit familiarisé; il commenta les rêveries de son *Aristote*, & composa, par bonheur pour lui & pour nous, avec son propre génie. D'ailleurs le peuple n'existoit pas encore pour les écrivains, ils ne se trouvoient pas dans un point de vue aussi heureux qu'ils le sont aujourd'hui. Soutenu de l'étude de l'histoire de la gravité de son caractère, *Corneille* fit ces chef-d'œuvres, au-dessus de son siècle, & peut-être au-dessus du nôtre; car pour les avoir tant admiré nous n'avons guères sçu en profiter: toutes

(b) Quelquefois cependant il oublie ses modèles. Les *Horaces* s'expliquent devant *Tulle* en sujets soumis & tremblans; le vieil *Horace*, si bien peint dans les premiers actes, va jusques à dire, dès qu'il l'aperçoit entrer avec ses gardes:

Ah ! *Sire*, un tel honneur a trop d'excès pour moi;
Ce n'est point en ces lieux que je dois voir mon roi,
Permettez qu'à genoux . . .

Valere ensuite fait un vrai plaidoyer d'avocat, tel que *Corneille* en avoit pu faire un à la table de marbre. La force de l'habitude a ployé comme un autre ce génie mâle & fier. L'habitude (a dit un philosophe qui a renchéri peut-être sur le mot de *Pascal*) a une force qui nous embrasse, nous étreint & nous ôte jusqu'à la pensée d'examiner.

(a) Ceci n'est pas un trait de satire; il y a eu des hommes vertueux, mais la vertu, ainsi que le génie, s'agrandit à mesure qu'elle s'éloigne de nous.

(b) Le *Cid* est admirable en ce qu'il offre un fils n'écoulant plus son amour dès qu'il s'agit de l'honneur d'un père. *Corneille* n'agit point la question du duel que rien ne peut autoriser, mais il peint en grand maître ce fils courant à la vengeance; & la tendresse filiale nous fait oublier en ce moment qu'il va tomber dans le faux honneur de sa nation. Mais ensuite, lorsque *Chimene* ose recevoir un seul moment son amant dans sa maison, l'entendre, le voir à ses genoux, fixer l'épée fumante qui vient de percer son père, on ne conçoit pas comment une scène aussi révoltante, aussi contraire même au but de la pièce, a pu être écoutée par un peuple qui connoît les loix de la décence. Ils ne devoient plus se voir: *Chimene* devoit poursuivre la mort de son amant; & séparés l'un de l'autre, ils n'en auroient été que plus intéressans. D'ailleurs je ne suis pas le seul qui ait remarqué à la représentation que *Chimene* est chaude amante & fille tiède: cela peut être dans la vérité, mais cette vérité n'est pas belle. Malgré tous ces défauts, la pièce est un chef-d'œuvre.

ces pieces, qui respirent la liberté, la force & la grandeur d'ame, n'ont été pour nous que des représentations théâtrales ^(a).

Corneille imprima donc à la Tragédie sa marche habituelle, & la fixa, pour ainsi dire; car depuis elle n'a osé s'écarter de son modele.

- [100] *Moliere fit la même révolution dans la Comé / die, & quoique philosophe, n'apperçut point tous les rapports de son art. Bientôt ces grands hommes devinrent législateurs (car toutes les poétiques ne se forment que d'après les premiers essais de l'art), & l'on vit le troupeau des imitateurs enfileur scrupuleusement la même ligne qu'ils avoient tracée.*

Depuis le goût naturel qui perce malgré les entraves qu'imaginent les esprits médiocres, enfanta une nouvelle combinaison, plus simple & plus heureuse. Elle fut saisie & adoptée. Elle existoit déjà anciennement. Lisez Térence: l'Andrienne & l'Hécyre sont de véritables Drames, & si Térence n'eut pas été froid, nous ne serions pas réduits à discuter un genre qui auroit nécessairement anéanti les deux autres ^(a).

- [101] *Dans le siecle précédent, même malgré le mur de séparation élevé par un goût tristement exclusif, plusieurs scenes du Menteur* ^(b), *d'Esopé à la cour, du Festin de Pierre, pou / voient être regardées comme l'aurore d'un jour plus brillant, & Corneille lui-même a semblé annoncer le succès du nouveau genre dans la préface de Don Sanche d'Arragon* ^(a).

On auroit dû souhaiter qu'on aggrandît encore la carrière de nos plaisirs, qu'on eût trouvé de nouveaux moyens de peindre & d'intéresser, que l'auteur se répandant dans toutes les conditions eût embrassé plus d'objets ^(b). *Mais des esprits jaloux, chagrins & non moins faux, se sont élevés contre ce genre, sans apporter*

(a) Nos poètes, en répétant les noms de liberté, de courage, de patriotisme, ressemblent à ces écrivains du Nord qui s'échauffant l'imagination dans la lecture des Pastorales Grecques, Latines, Italiennes, nous donnent la description d'un printemps dont ils ne jouissent pas.

(a) La Poétique de M. Diderot (la meilleure des Poétiques) établit invinciblement la distinction de plusieurs genres, & il faut être aveugle pour ne point se rendre à ces démonstrations palpables.

(b) Voyez dans cette pièce la scene sublime où Geronte (Sc. 3. Acte V.) fait parler l'éloquence simple & foudroyante de la vertu. Non, il n'y en a pas une seule de cette beauté énergique dans tout Moliere. Comme le Menteur est avili!

(a) Si Corneille eut été moins timide, il auroit fait paroître le pécheur lui-même. Quel moment! quel effet! dit Mr. Marmontel.

(b) Il n'y a rien de plus inconstant que la nature, que l'on dit être immuable: on la cherche, elle se montre, fuit, change de forme. C'est le peintre qui, en saisissant un trait sur le visage, le voit s'altérer en un clin d'œil. Il faut donc suivre ces nuances mobiles, ou ne pas prendre le pinceau.

aucune raison solide, sinon qu'il étoit nouveau : en quoi même ils se tromperent. Si Corneille & Racine eussent manié ce genre, ces mêmes critiques en feroient aujourd'hui une loi inviolable & sacrée.

[102] *Telle est la logique de ces hommes, qui ne pensent que par habitude, qui dès que leurs cheveux grisonnent, ferment le magasin de leurs idées, & qui, soit ignorance, soit paresse, soit autre cause plus basse encore, ne s'appliquent, au lieu d'aider l'art, qu'à retarder sa perfection.*

[103] *Tout ce qui est du ressort de la raison & de la vérité, seroit-il étranger à l'art dramatique ? Les tragédies grecques appartenoient aux Grecs ; & nous, nous n'oserions avoir notre théâtre, peindre nos semblables, nous attendrir, & nous intéresser avec eux ^(a) ? Nous faudra-t-il toujours des hommes vêtus de pourpre, environnés de gardes, & coëffés d'un diadème ? Des malheurs, qui nous touchent de près, qui nous regardent, qui nous environnent, n'auroient-ils aucun droit à nos larmes ? Enfin, pourquoi n'aurions-nous pas le courage de dénoncer à la nation les vertus d'un homme obscur ? fût-il né dans le rang le plus bas, croyez (dès qu'il aura pour interprète un homme de génie) qu'il deviendra plus / grand à nos yeux que ces rois dont le langage altier fatigue depuis longtems nos oreilles. Les nouvelles regles doivent, sans doute, convenir aux mœurs de la nation, dont on fera paroître les personnages. Le style naturel, dit Pascal, nous enchante avec raison, car on s'attendoit de trouver un auteur, & l'on trouve un homme.*

S'il ne restoit dans la postérité que les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, les comédies même de Molière ; connoitroit-on à fond les mœurs, le caractère, le génie de notre nation & de notre siècle, les détails de notre vie privée ? Sauroit-on quelles vertus y ont été les plus estimées, quels étoient les vices ennoblis ? Auroit-on une idée juste de la forme de notre législation, de la trempe de notre esprit, du tour de notre imagination, de la manière enfin dont nous envisagions le trône & la cour, & les révolutions vives & passagères qui en émanoient ? Découvriroit-on le tableau de nos mœurs actuelles, l'intérieur de nos maisons, cet intérieur,

(a) Le Drame attendrissant doit se glorifier d'avoir eu Rousseau le poète pour antagoniste. Cet écrivain, chez qui le sentiment est presque toujours étranger & qui n'eut guère d'autre mérite que d'avoir su choisir & arranger des mots harmonieux, devoit proscrire un genre qui tient à la vérité & à la morale. L'auteur de la Mandragore & d'autres turpitudes, n'ayant fait pendant toute sa vie que des odes, tantôt belles, tantôt vuides de sens, & des cantates admirables, d'ailleurs possédoit peu d'invention & d'étendue dans l'esprit, & n'avoit l'ame ni assez sensible ni assez belle pour goûter ces beaux développemens qui plaisent tant aux cœurs honnêtes.

*qui est à un empire ce que les entrailles sont au corps humain ?
Voilà ce que je demande, & sur quoi il faut répondre positive-
ment* ^(a).

^(a) *Nos critiques répondent à nos objections solides, avec des préjugés,
des injures & des citations vagues.*
